

LE LIEN À LA TERRE DANS LA FICTION OCÉANIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE¹

THE CONNECTION TO THE LAND IN
FRENCH-LANGUAGE PACIFIC FICTION

Andréas Pfersmann 

Université de la Polynésie Française, Faa'a, Polynésie française

Résumé

Le lien à la terre, lieu où l'on enterre traditionnellement en Polynésie le placenta des nouveaux-nés, apparaît nettement dans *L'Île des rêves* écrasés de Chantal T. Spitz, où l'annonce de la création d'une base de missiles à Ruahine provoque une blessure intime chez Tematua. Mais la terre est aussi un lieu de sépulture des morts, et l'atteinte à un cimetière pré-européen dans *Le Bambou noir* de Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun est une des causes de la révolte des riverains, soutenue par le protagoniste, contre un projet d'hôtel de luxe à Punaauia. Certains récits de Déwé Gorodé montrent par ailleurs à quel point le rapport à la terre est au cœur de l'identité kanak. Une dimension similaire s'observe dans le roman de Paul Tavo intitulé *Quand le cannibale ricane* ; William, enlisé dans l'alcool et les drogues à Port-Vila, retourne à Lamap pour réapprendre avec ses proches les gestes traditionnels de la culture de la terre et reforger ainsi son identité océanienne.

Mots-clés: Océanie; fiction; terre; Chantal T. Spitz; Déwé Gorodé.

Abstract

The link to the land, the place where newborn babies' placentas are traditionally buried in Polynesia, is clearly apparent in *L'Île des rêves* écrasés by Chantal T. Spitz, where the announcement of the creation of a missile base at Ruahine causes Tematua an intimate wound. But the land is also a burial place for the dead, and the attack on a pre-European cemetery in *Le Bambou noir* by Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun is one of the causes of the revolt by local residents, supported by the main protagonist, against a luxury hotel project in Punaauia in Tahiti. Some

Resumo

A ligação com a terra, o local onde as placenta dos bebês recém-nascidos são tradicionalmente enterradas na Polinésia, é claramente aparente em *L'Île des rêves* écrasés, de Chantal T. Spitz, onde o anúncio da criação de uma base de mísseis em Ruahine causa uma ferida íntima em Tematua. Mas a terra também é um local de sepultamento para os mortos, e o ataque a um cemitério pré-europeu em *Le Bambou noir*, de Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun, é uma das causas da revolta dos moradores locais, apoiados pelo protagonista principal, contra um projeto de hotel de luxo em Punaauia, no Taiti.

¹ Une première version de ce texte a été présentée lors du « PLAnet Inaugural Symposium 23-25 octobre 2023 à l'Université Nationale de Samoa, coordonné par Serge Tcherkézoff.



of Déwé Gorodé's stories also show the extent to which the relationship with the land is at the heart of Kanak identity. A similar dimension can be seen in Paul Tavo's novel *Quand le cannibale ricane*, in which William, engulfed in alcohol and drugs in Port-Vila, returns to Lamap to re-learn, with his family and friends, the traditional activities of cultivating the land and thus re-forge his Pacific identity.

Keywords: Oceania; Fiction, Land; Déwé Gorodé; Chantal T. Spitz.

Algumas das histórias de Déwé Gorodé também mostram até que ponto a relação com a terra está no centro da identidade kanak. Uma dimensão semelhante pode ser observada no romance *Quand le cannibale ricane*, de Paul Tavo, no qual William, envolvido em álcool e drogas em Port-Vila, retorna a Lamap para reaprender, com sua família e amigos, as atividades tradicionais de cultivo da terra e, assim, forjar novamente sua identidade do Pacífico.

Palavras-chave: Oceania; terra; novela; Chantal T. Spitz; Déwé Gordé.

Lorsqu'on travaille sur la littérature océanienne d'expression française, on ne peut qu'être frappé par les liens étroits qui unissent les fictions autochtones de Polynésie française, de Kanaky/ Nouvelle-Calédonie et du Vanuatu (Pfersmann; Porcher, 2017 ; Pfersmann ; Porcher, 2019). Ces liens s'observent d'abord sur le plan anthropologique et notamment avec le lien à la terre. Cela fait belle lurette, en effet, que Jean-François Baré observait dans l'introduction d'un numéro spécial sur « La terre et le Pacifique » :

Certes, il n'est guère de société, rurale ou non, qui n'entretienne avec l'espace un rapport particulier. Le Pacifique océanien se distingue en ceci que les groupes familiaux, certains groupes sociaux et donc les personnes elles-mêmes sont imperceptibles, inconnus, sans prendre en compte la relation fondatrice qui les lie à l'espace socialisé dans les sémantiques locales (Baré, 1992, p. 10).

Plus proche de nous, Bruno Saura a consacré d'importantes études aux origines mythologiques du lien à la terre et de la conception de l'autochtonie en Polynésie, ainsi qu'à la tradition, toujours vivante, de l'enterrement du placenta (Saura, 2000 ; 2013 ; 2014).

Sur le plan politique, les choix idéologiques – très clairement indépendantistes, voire anticapitalistes – sont par ailleurs très proches entre les auteurs et surtout les autrices des pays océaniens mentionnés. Cela dit, si l'histoire coloniale rapproche ces territoires, elle ne leur a pas infligé les mêmes blessures. Les essais nucléaires à Moruroa et Fangataufa ont atteint physiquement les archipels de Polynésie française avec un impact sanitaire très important et toujours insuffisamment documenté sur les populations concernées, ainsi que des dommages irréversibles pour l'environnement. Une

autre forme de violence a affecté la société kanak avec la création des réserves et l’indigénat, avec un type de partage colonial des terres que la Polynésie française n’a pas connu. Il m’a donc semblé intéressant de comparer le lien à la terre dans des romans² comme *L’Île des rêves écrasés* de Chantal T. Spitz (Spitz, 2003), *Le Bambou noir* de Jean-Marc Tera’ituatini Pambrun (Pambrun, 2005), *Tàdo, Tàdo wéé ou « no more baby »* de Déwé Gorodé (Gorodé, 2012) et *Quand le cannibale ricane* de Paul Tavo (Tavo, 2015). Le lien à la terre y est-il identique ? Quelles sont les traces de l’Histoire dans le rapport à la terre ?

I - Chantal T. Spitz ou le lien intime à la terre

Considérée comme une œuvre fondatrice, *L’Île des rêves écrasés*, paru en 1991, est le premier roman autochtone d’expression française en Océanie. Il est suffisamment connu pour que je n’en rappelle que succinctement la fable. Tematua, fils de Maevarua et de Teuira, a fondé une famille avec Emily-Emere qui est la fille illégitime de Toofa et du riche anglais Charles Williams. Ensemble, ils s’installent sur l’île fictive de Ruahine, sur des terres que Charles Williams a offertes à sa fille. Terii, Eritapeta et Tetiare naissent de cette union heureuse jusqu’au jour où le « Général président » annonce la construction d’une base de missiles à Ruahine, et donc l’expropriation de Tematua et Emere. Ces circonstances malheureuses n’empêchent pas une histoire d’amour intense entre leur fils Terii et Laura Lebrun, l’officier supérieur venue à Ruahine pour piloter la construction de la base. Mais le premier tir et le retour de Laura en France mettent fin à leur idylle et l’épilogue du roman est à la fois un diagnostic sévère de la société polynésienne corrompue par l’argent du Centre d’expérimentation du Pacifique et une ouverture incarnée par le combat politique de Terii et de sa sœur, devenus militants indépendantistes (Pfersmann, 2021).

Le prologue du roman qui fait suite à une cosmogonie tahitienne et un extrait de la Genèse propose un récapitulatif de l’histoire de la colonisation en Polynésie où le destin de la terre est abordé :

Nous les avons accueillis, ces étranges frères venus d’ailleurs, annoncés longtemps auparavant. [...] Nous avons partagé notre terre avec eux, grande maison créée par Taaroa, pour que tous ces enfants y grandissent. [...] Ils se sont appropriés notre terre, aidés par certains hommes de notre peuple, assoiffés de pouvoir immérité. Ils ont déstabilisé notre ordre nous imposant leur monde (Spitz, 2003, p. 20).

² Titaua Porcher rappelle très justement que « l’une des topiques récurrentes de la littérature du Pacifique est celle de l’attachement viscéral à la terre » (Porcher, 2010, 144).

Si la spoliation des terres est bien un motif de l'œuvre, la terre y est surtout le lieu d'une coutume ancestrale, et pas seulement océanienne, que Maevarua perpétue lors de la naissance de son fils :

Maervarua est en paix avec lui-même. Il peut faire les gestes qui doivent être faits. Il se dirige avec le placenta de son enfant vers l'endroit qu'il a choisi avec soin, sur la terre familiale, pendant la grossesse de Teuira, l'Éclair. Il ouvre le ventre de la terre nourricière, y dépose délicatement le placenta sur lequel il place un jeune tumu Ùru, puis remet la terre en place. Le placenta a nourri Tematua en Teuira, le tumu Ùru le nourrira en sa vie d'homme.

Union de l'homme à la terre dans laquelle il plonge ses racines, union de la terre à l'homme qui fait jaillir de son ventre la nourriture de l'homme. Pour chaque naissance d'homme, mise en terre d'arbre nourricier. Maevarua, par ce geste, perpétue l'âme millénaire de son peuple (Spitz, 2003, p. 32-33).

Lorsque Tematua, devenu père lui-même, doit se séparer de son fils Terii qui s'apprête à prendre l'avion pour poursuivre des études en France, il se fait parolier pour l'encourager à ne pas oublier ses origines :

Quand tu auras laissé s'éteindre le feu de tes rêves
Quand tu auras laissé mourir la vie de tes chants
Reviens chez toi, mon fils.
Ta Terre t'attend qui t'a accueilli dans sa lumière.
Rien n'arrachera ce lien qui l'unit à toi (Spitz, 2003, p. 88).

C'est précisément ce lien anthropologique à la terre qui est profondément ébranlé par la décision, annoncée à la radio, de la construction d'une base de missiles à Ruahine. Tematua vit très mal la nouvelle :

Il est assis sous le tumu úru [arbre à pain] qu'il a planté au jour de la naissance de son fils, premier-né, après avoir enterré son pito [cordon ombilical] dans le ventre de leur Terre. Le temps semble arrêté, figeant nature et homme dans l'élan de la vie. Pas un souffle de vent et Tematua avec dans les mains le filet qu'il réparait. Il ne fait pas un geste. Ses yeux sont perdus dans ce monde qui a changé de couleur ; il a dans la bouche un goût de sang. Le goût de sang de ses frères morts autrefois pour cette glorieuse Mère Patrie. Le goût de sa Terre profanée par les engins monstrueux d'hommes venus d'ailleurs. Le goût du sang de l'âme violée de son peuple (Spitz, 2003, 98).

Chantal T. Spitz dénonce régulièrement les conséquences sanitaires des essais nucléaires et l'atteinte à l'environnement dans ses écrits ultérieurs, mais dans son roman inaugural, c'est la souillure symbolique de la terre qui est mise en avant. Cette souillure est à l'origine de la « déchirure » que ressent Tematua, c'est le mot du texte et c'est aussi un fil rouge du roman.

Pour sa fille Tetiare, « les mots surgis du poste de radio » représentent un choc tout aussi violent mais qui est à l'origine d'une révélation :

Elle découvre tout à coup, petite fille rêveuse, l'attachement irrationnel à sa Terre, l'amour irrationnel, irraisonnable. Celui que Tematua a inscrit dans son ventre en y enterrant son pito, geste symbolique qui prend là tout son sens, par la magie de ceux de son peuple qui sont nés et morts de cette Terre. Ces mots irréels qui la tuent, la font naître à cette Terre qui l'a fait naître. Douloureux émerveillement de l'enfantement (Spitz, 2003, p. 100).

L'attachement à la terre est aussi ce qui sépare, au sein même de la fratrie, Tetiare et son frère Terii de leur sœur Eritapeta qui se sent plus proche du monde blanc et n'a jamais assumé son amour pour un jeune Tahitien des quartiers pauvres :

Eritapeta est la seule à ne pas être bouleversée. Elle ne sait plus souffrir, elle qui est morte d'amour il y a si longtemps, devenant chaque jour un peu moins sensible aux événements. Elle est triste pour les siens, mais elle n'a jamais partagé, pour la terre, l'amour farouche qui les habite. (Spitz, 2003, p. 103-104)

II - La reconquête des terres kanaks selon Déwé Gorodé

On sait que la situation concernant le foncier est très différente en Nouvelle-Calédonie (Bensa, 1992 ; Merle, 1999 ; Doelrasad, 2005 ; Le Meur, 2011) et on ne sera pas étonné de trouver des échos de la lutte kanak pour le retour des terres spoliées dans *Tâdo, Tâdo, wéé ou « no more baby »*, publié en 2012.

Le roman de l'autrice, militante et femme politique kanak Déwé Gorodé raconte comment l'histoire de l'héroïne éponyme et de sa parentèle croise l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, voire l'histoire mondiale, depuis les années 1960 jusqu'à l'affaire DSK. Dans cette histoire, les liens de parenté et d'homonymie entre les cinq générations dont il est question au fur et à mesure du texte jouent un rôle essentiel.

Tâdo porte en effet le même nom que sa grand-mère paternelle avec laquelle elle entretient des liens privilégiés en vertu de cette éponymie. Sa nièce, fille de sa sœur Alo, porte également le même nom et cette « petite Tâdo » assumera la fonction de narratrice à la fin d'un roman dont le récit proprement dit était pris en charge par un narrateur omniscient et extérieur à la fable. Tâdo a deux sœurs aînées, Ali et Alo, qui portent les mêmes noms que leurs deux tantes paternelles, et Tâdo la petite transmet toujours les mêmes prénoms à deux de ses filles. Tiapi, le père de Tâdo, aura comme

dépiné, c'est le terme dans la langue de l'autrice pour éponyme, un neveu de sa fille et son arrière-petit-fils.

La première séquence du roman évoque l'enfance de Tâdo et de sa fratrie au moment du décès de leur grand-mère et les activités de son père Tiapi, qui partage un métayage avec son ami indonésien Abdul. Dans l'ensemble du livre et au-delà de Tiapi, le travail de la terre et la relation charnelle avec elle représente une musique de fond importante.

Le père de Tâdo est un militant du parti « indigène » qui suit attentivement les luttes anticoloniales ailleurs dans le monde tout en s'impliquant dans la vie de la tribu et le fonctionnement de la coutume. Le tableau des activités traditionnelles est aussi développé que le compte rendu des discussions politiques entre militants sur l'impérialisme français au moment de la guerre d'Algérie. Il faut d'ailleurs souligner la place qu'occupent tout au long du roman les militants, désignés ainsi en tant que collectif, et leurs échanges intellectuels.

La deuxième séquence plonge le lecteur dans l'opposition massive que suscite parmi eux le statut dit Lemoine que le gouvernement Mitterrand veut imposer à la Nouvelle-Calédonie et qui va déboucher en novembre 1984 sur le « boycott actif » des élections territoriales par le Front de libération nationale kanak et socialiste (FLNKS). Devenue enseignante, Tâdo intervient dans les débats pour y porter une parole féministe. Elle vit avec Théo, un jeune kanak qui a intégré la gendarmerie après son service national. Le choix de Théo de rejoindre ses collègues alors que la situation se tend entre les autochtones et les autorités françaises décide Tâdo à le quitter. Sa sœur Alo est la maîtresse du jeune leader indépendantiste Willy, mais alors qu'ils attendent leur premier enfant, son amant doit se soumettre au mariage coutumier et épouser une autre femme désignée par la tribu. Tandis que Tâdo sacrifie sa vie personnelle et choisit de rester célibataire pour se consacrer entièrement à l'engagement politique, Alo incarne la passion et transgresse les règles coutumières pour retrouver secrètement Willy.

L'évocation du boycott des élections territoriales de 1984, l'implication de Tâdo et de ses proches dans les barrages érigés par les militants du FLNKS, les affrontements avec les CRS et ce qu'on appelle pudiquement les « événements » représentent le moment le plus dramatique du roman. Il s'achève avec la tragédie de la grotte d'Ouvéa en mai 1988 et l'assassinat de Jean-Marie Tjibaou un an plus tard.

La chute du mur de Berlin marque le début de la séquence suivante. Elle fait une large part à la transformation économique et culturelle de la société kanak qui menace les liens traditionnels, mais aussi aux mutations du capitalisme et à la mondialisation. Tâdo, en femme indépendante, progresse dans sa formation universitaire tout en poursuivant son engagement politique.

Mais le cancer de sa mère Adi qu'elle accompagne en Australie pour son traitement va bouleverser son itinéraire. Son chemin y recroise celui de Théo qui accompagne sa propre mère dans la même clinique de Sidney. Le vœu des vieilles femmes malades qui rêvent d'une nouvelle union entre leurs enfants est finalement exaucé lorsque Tâdo doit retourner à Sidney avec Théo pour accompagner cette fois sa sœur Alo, atteinte elle aussi d'un cancer.

Une parenthèse s'ouvre alors dans le roman grâce au motif du manuscrit trouvé puisque le lecteur est censé découvrir le journal intime d'Alo où le récit de son traitement alterne avec des poèmes de sa plume et des récits de ses rêves.

Les dernières pages proposent un survol géopolitique des printemps arabes à l'exécution de Ben Laden qui est articulée avec un résumé de la situation politico-sociale en Kanaky en 2011, donc à la veille, tout juste, de la publication du roman. L'histoire de la résistance kanak des années 1980 se prolonge ainsi dans le présent immédiat qui était celui de Dewé Gorodé lorsqu'elle mettait la dernière main au livre. Et c'est dans ce présent qu'elle situe l'intervention de la « petite Tâdo » qui prend, *in fine*, en charge le récit pour offrir un dernier instantané de sa famille élargie avec l'éponymie qui caractérise toute cette petite tribu.

Vers le début du livre, c'est une vieille femme de colon qui sympathise avec leur cause qui rappelle comment les Kanak, pourtant dépossédés, ont accueilli les colons dans leur univers toponymique :

Et pourtant, lorsque nous nous sommes imposés ici chez vous, il n'y a pas eu un seul colon à qui vous n'ayez pas donné le nom, selon votre coutume, du lien à la terre, du lieu qu'il occupe. Vous l'avez d'emblée intégré dans votre espace, qu'il a cru posséder, mais qui l'a, en réalité, envahi corps et âme. (Gorodé, 2012, p. 33)

Convaincue de la victoire de ses amis kanak, elle affirme sans hésiter : « Je vous le dis, vous reprendrez vos terres dans les vallées et vous aurez votre indépendance ».

Dans le deuxième temps du livre, le « boycott actif » des élections de 1984 par les indépendantistes, la répression et la situation insurrectionnelle pendant cette période donnent lieu à une phase très conflictuelle de la réappropriation de terres par les Kanaks. Elle est illustrée par le geste de Willy, un des leaders du mouvement, qui fait remplacer une pancarte d'offre de vente d'une vieille maison coloniale par « une autre qui arbore deux mots 'Terre kanak' » (Gorodé, 2012, p. 154). Pendant cette phase de quasi-guerre civile, des membres du mouvement indépendantiste organisent des marches clandestines dans l'arrière-pays pour faire passer les mots d'ordre du FNLKS. Ces marches représentent aussi un moment initiatique et une réappropriation symbolique :

Les militants font ainsi connaissance avec le vrai pays en escaladant collines et montagnes, en franchissant creeks et rivières, en faisant fi de la saison des pluies et des cyclones. Ils en apprennent le relief, la végétation, l'hydrographie, la faune et la flore. Ils ravivent les liens entre les réseaux de parenté avec leurs fonctions sociales et découvrent la toponymie, qui exprime le lien à la terre, éponyme du clan et qui fixe son identité (Gorodé, 2012, p. 186).

Le récit des conflits violents entre 1984 et 1988 s'achève avec l'évocation indirecte de l'assassinat de Jean-Marie Tjibaou qui n'est désigné que par « la deuxième tragédie » et le deuil collectif qu'elle déclenche.

S'ouvre alors un nouveau chapitre, marqué par un saut de page, mais les accords de Matignon ne sont pas nommés et ce sont les bouleversements internationaux comme la chute du mur de Berlin et la hantise du terrorisme qui fournissent le contexte historique. La réappropriation des terres a commencé, cette fois dans un cadre juridique :

Au pays, les militants qui ont repris leurs terres se réunissent dans leur clan, invitent les anciens et leurs alliés à remonter leur histoire commune dans leurs *jémââ*, ces récits fondateurs qui déterminent l'identité liée à la terre éponyme. Ceux qui les connaissent le mieux apprennent aux autres et les jeunes reçoivent le discours des vieux. La toponymie de l'habitat prêtée ou déléguée par ceux de la tribu aux colons à leur arrivée et durant leur séjour parmi eux est reprise pour être redistribuée aux uns et aux autres selon leur fonction et leur place aussi bien dans le clan que sur les lieux. Des réunions sont organisées, d'abord avec le colon concerné ou son représentant pour la cession du titre de propriété, puis d'autres pour planifier la mise en valeur des terres suivant les modalités proposées par l'office foncier selon la nature des projets : agriculture, élevage ou autre. Et d'après sa conduite antérieure vis-à-vis de la tribu ou en fonction de sa volonté, le colon peut tout aussi bien partir ou rester dans son habitation et sur une parcelle qui est dévolue. Le retour des terres et la réforme foncière est en marche (Gorodé, 2012, p. 208).

La redistribution des terres qui donne aussi lieu à des litiges s'inscrit dans un vaste mouvement de modernisation qui affecte désormais la société kanak. L'émancipation féminine, l'accès à la formation, la construction de lycées et d'infrastructures, l'affirmation culturelle et identitaire s'accompagnent aussi de dérives comme l'addiction aux drogues et le triomphe de la consommation. La dénonciation romanesque du fétiche de la marchandise nous rappelle subtilement la formation marxiste de Déwé Gorodé. Le dernier tiers du roman inscrit la trajectoire de Tâdo, toujours engagée politiquement, et le cancer des femmes de son entourage dans les transformations sociales du monde kanak qui aggravent la marginalisation d'une partie de la jeunesse mélanésienne souffrant de l'éparpillement sur le territoire, loin des tribus :

Ce déracinement coupe le lien à la terre, fondement de l'identité, que certains remplacent par l'attachement à différentes sortes de groupes artistiques, sportifs ou par l'intégration de bandes. Il y a aussi ceux qui noient leur perte de repères dans les paradis artificiels procurés par la drogue ou le kava des *nakamal* qui se multiplient. Ou encore ceux qui se fuient ou se détachent peu à peu du monde réel en plongeant dans la virtualité illimitée de l'internet (Gorodé, 2012, p. 266).

Dewé Gorodé montre bien comment la logique capitaliste affecte les militants kanak eux-mêmes et atteint leurs valeurs fondamentales. Lors d'un débat qui se situe vers la fin du roman, aux alentours des années 2010, certains d'entre eux s'en prennent, pour des raisons économiques, au régime des terres coutumières :

D'autres [militants kanak] prétendent que c'est le statut des quatre i — inaliénable, insaisissable, incommutable et inaccessible — du foncier kanak qui freine les projets de développement en terre coutumière. Il y a pourtant des exemples qui démontrent le contraire (Gorodé, 2012, p. 338).

III – Projets touristiques, dépossession foncière et résistance des populations

La menace que font peser certains projets de développement, notamment touristiques, dans des zones qui ne bénéficient pas de protections similaires au foncier kanak est illustrée à la fois dans *Le Bambou noir* et dans *Quand le cannibale ricane*.

Dans le roman – par moments autobiographique – de Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun, publié en 2005, c'est en tant qu'artiste et dessinateur attaché à l'architecture traditionnelle et recruté par un bureau d'architecture que le protagoniste du récit, seulement appelé « Le Tahitien », est confronté au problème de la terre. Lorsqu'il assiste à une réunion avec un promoteur et le directeur de cabinet du président Gaston Flosse, il découvre que Guy, son ami et employeur, a trahi leurs idéaux communs pour élaborer en secret les plans d'un hôtel de luxe avec des bungalows sur pilotis à Punaauia, sur le site Tetaitapu. Plus grave, Guy a bénéficié de la complicité de son épouse qui, en tant que conseillère technique au Ministère de l'Aménagement, semble avoir favorisé le projet en se rendant coupable d'un trafic d'influence susceptible de fausser la concurrence ultérieure. Le Tahitien n'hésite pas à alerter l'ordre des architectes et à provoquer ainsi son licenciement.

Surtout, il est solidaire des riverains hostiles au projet hôtelier dans un lieu sacré d'anciennes sépultures et il intervient publiquement pour leur apporter son soutien. Son engagement, visible à la télévision, provoque la

rupture avec son épouse Miri, liée aux élites économiques et opposée aux idéaux indépendantistes qui animent le Tahitien. Il faut dire que sa femme l'avait plongé dans le désespoir par un geste de mégardé qui trahit à ses yeux un rapport radicalement différent à la culture locale :

En nettoyant le congélateur, Miri avait par inadvertance mis à la poubelle le sac en plastique contenant son placenta et le cordon ombilical de Horoi [sc. leur fils] que le Tahitien avait entreposés là en attendant de se rendre à Mo'orea pour les enfouir sous un jeune arbre à pain planté sur la terre de ses aïeux. [...] Elle trouve que ce n'était pas si grave ; lui, était effondré, en proie au sentiment d'avoir été abandonné, comme si la perte du cordon ombilical de son fils, qu'il ne pourrait jamais plus rattacher à la terre de ses ancêtres, l'avait coupé lui aussi de ses racines (Pambrun, 2005, p. 155-156).

La rupture du Tahitien avec son employeur et avec son épouse représente aussi le début de sa déchéance sociale puisque toutes ses démarches pour retrouver du travail sont dès lors condamnées à l'échec pour des raisons politiques. Il se présente finalement dans une agence immobilière dont la directrice française semble ravie de pouvoir recruter un Polynésien connu dans le secteur de l'habitat et ancré dans la culture locale. Mais lorsqu'elle lui explique la réalité des tâches attendues, le Tahitien ne peut que décliner :

Il s'est agité sur son siège et lui a confié que toute sa vie il s'était battu pour que son peuple ne vendre pas ses terres aux étrangers, mais les conserve pour sa descendance. Il a fait une pause et a conclu en disant qu'il ne se voyait [pas] l'inciter aujourd'hui à les vendre (Pambrun, 2005, p. 209).

Un rapprochement s'impose entre le projet d'hôtel à Tetaipu combattu par le Tahitien et un épisode du premier roman de l'écrivain vanuatais Paul Tavo. *Quand le cannibale ricane*, publié en 2015, est une sorte de défense et illustration des « SPR », de la jeunesse marginalisée de Port-Vila, qui a toutes les caractéristiques de la jeunesse urbaine déracinée évoquée par Déwé Gorodé. Le roman de Paul Tavo présente des faiblesses évidentes et une fable réduite au minimum, mais certains aspects méritent de retenir notre attention (Pfersmann, 2019).

William Mehakulpa, le jeune héros du livre qui a failli sombrer dans la drogue à Port-Vila, retourne à Lamap, où vivent ses parents, pour se ressourcer et retrouver son identité océanienne à travers les gestes ancestraux du travail de la terre partagé avec son père. Dans ce moment de symbiose, il se souvient d'une chanson locale :

*Le jour se lève sur le village
Les gens se préparent pour le jardin
La vie continue comme elle a toujours été
Le travail de la terre le plus beau métier*

[...] C'était le premier morceau qui glorifiait la vie traditionnelle contre la dangerosité du nouveau mode de vie qui s'imposait à Port-Vila.

William était convaincu que le plus beau métier était le travail de la terre. Le plus beau métier pourquoi ? Car il n'était pas chargé d'illusions, était exempt d'obligations et constituait la source la plus sûre, la plus durable source de revenus que pouvait espérer l'homme. Un individu sans terrain, sans jardin est le plus malheureux des hommes. (Tavo, 2015, p. 299).

La sérénité de l'île retrouvée par William est cependant troublée par le plan de promoteurs qui souhaitent y construire « Lamap Cité Nouvelle ». Un débat public est alors organisé entre partisans et ennemis de ce projet. À la manière du *Voyage de Bougainville*, que Paul Tavo s'empresse de citer, c'est un vieillard éloquent qui s'y opposera avec véhémence : « Nous sommes contre la réalisation de ce projet car nous ne voulons pas céder la terre de nos ancêtres contre de l'argent ni contre une quelconque promesse chimérique de progrès. » Après avoir rappelé les violences coloniales, l'orateur poursuit :

Cette terre ne nous appartient pas, elle appartient aux familles qui ont vécu ici avant nous et qui sommeillent maintenant dans son ventre. Aujourd'hui, c'est nous qui l'occupons et demain, nos enfants la cultiveront à leur tour. Éternel recommencement des pratiques ancestrales, immortel équilibre que votre éphémère signature détruira pour toujours !

Nous n'avons pas le droit de vendre quelque chose qui ne nous appartient pas. Nous ne possédons pas la terre, c'est elle qui nous possède. Posséder la terre est un concept purement occidental (Tavo, 2015, p. 332).

Quelques mots pour conclure. Dans toutes ces fictions océaniennes évoquées, le lien à la terre est fondateur de l'identité et du rapport des populations autochtones aux générations précédentes et à venir. Dans certains cas, ce lien est davantage fondé sur la pratique culturelle de l'enterrement du placenta (*L'Île des rêves écrasés*, *Le Bambou noir*), dans d'autres cas, c'est la toponymie et l'importance attachée au nom des lieux qui est déterminante. La rupture de ce lien mène au déracinement de la jeunesse océanienne, aussi

bien à Nouméa qu'à Port-Vila. Pour des raisons qui tiennent à l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, la terre coutumière et la reconquête des terres spoliées jouent un rôle central dans le roman de Déwé Gorodé qui n'a pas d'équivalent dans les textes tahitiens ou vanuatais. Les méga-projets de « développement » qui prétendent apporter argent et modernité apparaissent aussi bien dans *Le Bambou noir* que dans *Quand le cannibale ricane* comme des formes dangereuses de dépossession des populations locales et comme une violation des rapports généalogiques. Le raisonnement du vieillard fictif de Lamap mérite d'être rappelé chaque fois que la logique capitaliste risque d'inciter les Océaniens à céder aux sirènes des logiques marchandes et à brader leurs terres à l'ogre du profit.

Références

- BARÉ, Jean-François. Terre, espace, territoire en tahitien contemporain. Quelques remarques. *Études rurales*, n.127-128, p. 9-13, 1992. Disponible *in* : <https://doi.org/10.3406/rural.1992.3381>. Accès à : 24 nov. 2024.
- BENSA, Alban. Terre kanak : enjeu politique d'hier et d'aujourd'hui. Esquisse d'un modèle comparatif. *Études rurales*, n. 127-128, 1992, p. 107-131. Disponible *in* : https://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1992_num_127_1_3383. Accès à : 24 nov. 2024.
- DOELRASAD, Julia. Les liens des kanak à la terre, un lieu commun dans la littérature kanak francophone. In : FILLOL, V. ; VERNAUDON, J. (org.), *Stéréotypes et représentations en Océanie. Acte du 17e colloque CORAIL*. Nouméa : Corail, 2005. p. 309-332.
- GORODÉ, Déwé. *Tādo, Tādo, wéé ! ou « No more baby »*. Pape'ete : Au vent des îles, 2012.
- LE MEUR, Pierre-Yves. Politique et savoirs fonciers en Nouvelle-Calédonie : retour sur une expérience d'anthropologie appliquée. *Journal de la société des Océanistes*, n. 132, p. 93-108, 2011. Disponible *in* : <https://doi.org/10.4000/jso.6286>. Accès à : 24 nov. 2024.
- MERLE, Isabelle. La construction d'un droit foncier colonial. De la propriété collective à la constitution des réserves en Nouvelle-Calédonie. *Enquête*, n. 7, p. 97-126, 1999. Disponible à : <https://doi.org/10.4000/enquete.1571>. Accès à : 24 nov. 2024.
- PAMBRUN, Jean-Marc Tera'ituatini. *Le Bambou noir*. Pape'ete : Le Motu, 2005.
- PFERSMANN, Andréas. L'esthétique de la morsure ou l'anticapitalisme dans *Quand le cannibale ricane* de Paul Tavo. *New Zealand Journal of French Studies*, v. 37, n. 1-2, p. 171-192, 2019.

PFERSMANN, Andréas ; PORCHER, Titaua (orgs.). *Francophonies océaniennes. Interculturel Francophonies*, n. 31, juin/jUIL., s.p., 2017.

PFERSMANN, Andréas ; Titaua, PORCHER (org.). *Littérature et politique en Océanie. New Zealand Journal of French Studies*, v. 37, n. 1-2, s.p., 2019.

PFERSMANN Andréas. *La Littérature irradiée : les essais nucléaires en Polynésie française au prisme de l'écriture*. Marseille : La courte échelle; Transit éditions, 2021.

PORCHER, Titaua. La terre et les mots dans la négociation des identités. In : RAMSAY, R. *Culturel Crossings : Negotiating Identities in Francophone and Anglophone Pacific Literatures*. Bruxelles : P. Lang, 2010. p. 143-154.

SAURA, Bruno. Le placenta en Polynésie française : choix de santé publique et identité. *Sciences sociales et santé*, n. 18, v. 3, p. 5-28, 2000. Disponible in : https://www.persee.fr/doc/sosan_0294-0337_2000_num_18_3_1495. Accès à : 24 nov. 2024.

SAURA, Bruno. *Mythes et usages des mythes : autochtonie et idéologie de la Terre Mère en Polynésie*. Paris : Peeters, 2013.

SAURA, Bruno. L'humanité en gestation : figures polynésiennes d'une autochtonie inachevée. *Journal de la Société des Océanistes*, n. 138-139, p. 195-208, 2014. Disponible in : <https://doi.org/10.4000/jso.7150>. Accès à : 24 nov. 2024.

SPITZ, Chantal T. *L'Île des rêves écrasés*. Pape'ete : Au vent des îles, 2003.

TAVO, Paul. *Quand le cannibale ricane*. Port-Vila : Alliance française de Port-Vila, 2015.

Andréas Pfersmann. é professor de literatura geral e comparada na Universidade da Polinésia Francesa. Publicou *Séditions infrapaginales : poétique historique de l'annotation littéraire (XVII^e-XXI^e siècles)* (Genève, Droz, 2011) e dirigiou ou codirigiou diversas obras coletivas sobre Pierre Klossowski, Adorno, Serge Pey, Günther Anders, Georg Lukacs e a interpretação política de obras literárias. Em 2022, coordenou a conferência internacional “Literatura e política na Oceania”. Os textos resultantes deste evento são objeto de um número especial do *Journal de la Société des Océanistes, JSO* (n. 160, 2025) e de um volume de anais de conferências da Maison des Sciences de l’homme du Pacifique (MSH-P), atualmente no prelo, em breve disponível para download aqui: <https://www.mshp.upf.pf/fr/editions-de-la-msh-p>.

Email: andreas.pfersmann@upf.pf

Declaração de Autoria:

Andréas Pfersmann, declarado autor, confirma sua participação em todas as etapas de elaboração do trabalho: 1. Concepção, projeto, pesquisa bibliográfica, análise e interpretação dos dados; 2. Redação e revisão do manuscrito; 3. Aprovação da versão final do manuscrito para publicação; 4. Responsabilidade por todos os aspectos do trabalho e garantia pela exatidão e integridade de qualquer parte da obra.

Declaração de Disponibilidade de Dados:

Todo o conjunto de dados que dá suporte aos resultados deste estudo foi publicado no próprio artigo.

Declaração dos Editores:

Ana Maria Lisboa de Mello, Elena Cristina Palmero González, Rafael Gutiérrez Giraldo e Rodrigo Labriola, aprovamos a versão final deste texto para sua publicação.

Recebido: 29/11/2024

Aprovado: 31/03/2025